

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe BRUGGISSER

Langues, civilisations classiques et formation
gymnasiale (2)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 202-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Langues, civilisations classiques et formation gymnasiale

Seconde partie *

L'étude des civilisations classiques : la mise en cause

Affirmer que l'étude des langues classiques dans l'enseignement gymnasial est l'objet d'une vive contestation relève du lieu commun. Face aux assauts auxquels ils sont soumis, le latin et le grec n'opposent parfois qu'une timide résistance — quand ce n'est pas une franche résignation —, repliés qu'ils sont derrière un système de défense très fragile : leurs défenseurs placent bien souvent leur confiance dans certaines vertus attribuées à l'étude de ces langues, insistant entre autres sur la connaissance de l'étymologie des mots, sur la gymnastique de l'esprit que la traduction met en action, sur l'approche d'une civilisation autre que la nôtre, mais à la source de la nôtre.

Tous ces arguments — qui certes ne manquent pas de fondement — sont généralement réduits à l'état de formules. La lutte est dès lors facile (elle le sera toujours) contre les défenseurs sans conviction. Cette mise en cause, pour inquiétante qu'elle soit, offre peut-être un aspect bénéfique. Comme le déclarait un président de la Commission fédérale de maturité : « La désaffection que connaissent actuellement les études classiques — mais peut-être ne s'agit-il que d'un phénomène passager — donne certes à réfléchir ; elle peut être l'occasion d'un

* Cf. *Les Echos de Saint-Maurice* N° 2/81, pp. 126-144.

salutaire examen de conscience. »¹ Et nombreuses sont actuellement les remises en question auxquelles se livrent les adeptes de l'Antiquité classique.

Qui désire passer en revue les types d'opposition auxquels doit faire face l'étude de l'Antiquité classique, se trouve, semble-t-il, confronté à une contestation relevant de quatre ordres :

1. une contestation d'ordre économique (grief : l'improductivité) ;
2. une contestation d'ordre sociologique (grief : l'élitisme) ;
3. une contestation d'ordre anthropologique (grief : la prétention d'enseigner l'homme de toujours) ;
4. une contestation d'ordre éducatif (grief : la prétention de former l'homme de bien).

1. *Contestation d'ordre économique*

Lorsque le latin et, à plus forte raison, le grec, sont mis en question², le plus souvent, on évoque naturellement la notion d'utilité³. « Le latin, le grec, à quoi cela sert-il ? » Cette question nous est posée, nous ne voulons pas l'esquiver. C'est une question *pertinente*. Le pédagogue, en particulier, analyse généralement le contenu de son enseignement dans l'idée de vérifier s'il répond aux fins qu'il se proposait. Depuis Locke, l'abbé de Saint-Pierre, La Condamine, le pédagogue est devenu spécialement sensible à la notion d'utilité. Le principe de n'enseigner que ce qui est foncièrement utile fut repris par Rousseau et séduisit Tolstoï, dont les idées pédagogiques ont été longtemps méconnues⁴.

À la fin du XIX^e siècle, le principe de l'humaniste Comenius (1592-1670), selon lequel il faut avant tout favoriser *le contact direct avec les choses*, connut un regain d'intérêt.

¹ Prof. W. Sørensen, dans *Construire*, mars 1976.

² Pire G., *Le latin en question*, Dessain, Liège, 1971.

³ de Romilly J., *Nous autres professeurs*, Faillard, Paris, 1969, p. 59.

⁴ Maroger L.-D., *Les idées pédagogiques de Tolstoï*, Thèse, Lille, 1974, p. 70.

Ces deux principes, souvent confondus, dans un contexte social enclin à favoriser le pragmatisme, jetèrent naturellement le discrédit sur les études classiques traditionnelles.

Depuis lors, certains sophismes ont cours, tels que : « La démocratie impose que tout le monde puisse faire les mêmes études ; or, tout le monde ne peut faire du latin ; donc il n'en faut faire à personne. »⁵

L'utile est, par définition, le moyen de parvenir à une fin, un objectif. Lorsque cet objectif est facilement réalisable, le moyen d'y parvenir est immédiatement perçu comme tel. Les outils sont ainsi définis en fonction de leur emploi, par exemple, on parle de « machine à écrire ». En éducation, les objectifs sont complexes, naturellement, puisque c'est de l'homme qu'il s'agit⁶. On pourrait dire que l'on s'accorde sur ce désir : former des esprits adultes, capables de penser, réfléchir, comprendre, connaître, par conséquent de *formaliser*.

L'utile en ce domaine, on s'en doute, ne sera pas immédiatement perceptible. On ne met pas en doute l'utilité du computer, mais, le langage humain étant ce qu'il est (complexe, parce qu'il est l'expression de la vie), on a remarqué que *la machine à traduire* ne remplaçait pas l'attention humaine⁷, capable de formaliser le contenu d'un message sans le réduire et en conservant ses nuances.

En bref, l'exercice de la traduction latine ou grecque, traduction vraie et fidèle, est d'une très grande utilité ; c'est un effort de logique qui développe (au moins autant que les mathématiques) les aptitudes de l'esprit : la logique formelle, la pensée hypothético-déductive et la pensée combinatoire⁸.

⁵ Actes du IX^e Congrès de l'Association Guillaume Budé (Rome, 13-18 avril 1973), tome II, Les Belles Lettres, Paris, 1975, p. 793, N^o 1.

⁶ Robert F., *L'Humanisme, essai de définition*, Les Belles Lettres, Paris, 1946, p. 20, nous met en garde contre les slogans à la mode « respect de l'homme, humanisme, etc. » qui conduisent souvent des idées politiques et pédagogiques ambiguës.

⁷ Delavenay E., *La machine à traduire*, Coll. « Que sais-je », N^o 834, PUF, Paris, 1963.

⁸ Pire G., *Le latin en question*, Dessain, Liège, 1971, Introduction, pp. XXI-XXIX.

Penser, c'est toujours penser un objet, et chasser le subjectivisme et les règles pour bien penser sont les mêmes, que l'on s'applique à connaître le monde extérieur ou la pensée d'autrui.

Lorsque la pensée d'autrui a traversé de nombreux siècles avant de nous parvenir, elle exige du lecteur moderne un grand effort d'objectivité. Celui-ci doit abandonner ses propres catégories pour se représenter dans quel contexte les Anciens se posaient des questions analogues à celles qui se posent dans le monde contemporain.

Un tel effort, certes, ne trouve pas en lui-même sa justification. Comment ne pas voir cependant que cette étude du passé ne vise qu'à une meilleure perception du présent ? Sans doute, la connaissance de l'Antiquité n'offre-t-elle pas une utilité immédiatement perceptible. Elle nous a précisément appris à ne pas nous en inquiéter, à compter sur de plus longs délais, à considérer que les expériences du passé et d'autrui peuvent être partiellement les nôtres.

Si l'on a éveillé une fois en nous l'intérêt pour ce qui a été vécu, pensé, ressenti, écrit, notre écoute de la pensée actuelle ne peut manquer d'être plus attentive et notre réponse plus efficace, notre activité plus adéquate, puisqu'elle peut tenir compte des aspirations inhérentes à la nature de l'homme.

2. *Contestation d'ordre sociologique*

Selon certaines vues sociologiques, le latin (subséquemment le grec) favorise le maintien d'une élite qui s'assure la détention du pouvoir grâce à la détention du savoir. Nous nous contenterons de remarquer que cette critique est

- *fondée au regard du passé* : à ce propos, il importe de distinguer l'objet de l'étude et la perspective d'étude. Comme le constate Louis Graz, « le choix opéré dans le vaste champ de l'expérience antique a pu réduire l'humanisme à la fonction de support d'une classe sociale

déterminée ». ⁹ S'il s'est trouvé que le contenu culturel de l'Antiquité classique a été utilisé au service d'une idéologie dominante, cette utilisation ne permet pas de rendre compte de la VALEUR INTRINSEQUE de ce contenu culturel. Ce sont davantage les études prises dans leur ensemble qui ont prêté leur concours au maintien de la classe dominante : le monopole du pouvoir s'est appuyé sur le savoir en général ; mais, la place considérable qu'y tenait l'étude des langues classiques explique que la critique s'est naturellement portée contre ces disciplines.

- *inexacte au regard du présent* : la situation actuelle est loin de présenter les mêmes conditions. La place que l'étude des langues classiques tient dans l'enseignement gymnasial s'est manifestement réduite. Pourtant, on continue à braquer sur le latin et le grec les feux de la critique et — serait-ce pour se donner bonne conscience ? — on a tendance à leur faire endosser toute la responsabilité de la sélection scolaire. En notre ère de technologie, qui oserait, sans crainte du ridicule, soutenir que le latin et le grec sont les agents reproducteurs et conservateurs de la classe financièrement aisée de notre société ? Bien plus, si nous ne redoutons de nous livrer à la guerre des branches si nocive à l'équilibre du gymnase, nous affirmerions volontiers que les mathématiques ont dans une large mesure supplanté les langues classiques dans leur rôle de sélection.

- *dommageable au regard de l'avenir* : l'avenir risque d'être hypothéqué sous un double point de vue : d'une part, le discrédit qu'une certaine critique jette sur les langues classiques expose ces mêmes disciplines au danger d'être privées des contingents potentiels susceptibles de contribuer à leur renouvellement ; d'autre part, un tel genre de critique écarte ces mêmes individus d'un enrichissement possible au travers de ces domaines d'étude. Les études classiques n'ont certes rien à attendre de ceux pour qui elles représentent une valeur ségrégative ; par contre, leur avenir réside dans une ouverture aussi large que possible à toutes les couches sociales disposées à leur reconnaître une valeur formatrice, à y chercher un épanouissement de la pensée et de la personne.

⁹ Louis Graz, «Ambiguïté des études classiques aujourd'hui. Examen critique de leur signification dans la société industrielle avancée de l'Europe occidentale », dans *Etudes de Lettres*, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, Série III, tome 10 (1977), N° 2, p. 108.

Nous concluons en répétant que l'utilisation du contenu culturel de l'Antiquité classique à des fins élitistes n'est pas identifiable à la NATURE du contenu culturel de l'Antiquité classique¹⁰. La monopolisation, dans l'histoire, des droits et des libertés politiques par les classes dominantes n'a fort heureusement pas amené les classes qui en sont restées privées à se détourner définitivement de ces droits et de ces libertés : bien au contraire, elles ont lutté pour les conquérir et ont opéré la distinction entre pouvoir et abus de pouvoir ; pourquoi ne pas la faire également entre formation classique et despotisme culturel ?

3. *Contestation d'ordre anthropologique*

L'étude de l'Antiquité classique trouve une de ses justifications fondamentales dans la contribution qu'elle entend apporter à la connaissance de l'homme. Ses défenseurs n'ont pas manqué d'insister sur cette perspective d'étude, allant jusqu'à prétendre retrouver l'homme de toujours au travers de l'homme de l'Antiquité : « On devient humaniste si l'étude du passé conduit à la connaissance plus profonde de l'homme de toujours et d'abord de l'homme de maintenant. »¹¹ A l'extrême, l'étude de l'Antiquité ne serait ainsi que la désincarnation progressive de l'Homme, le dépouillement de tout ce qui recouvre sa nature première et immuable, la recherche de son schéma invariant, obscurci à travers la marche de l'histoire.

Cette recherche de l'homme total est naturellement destinée à entrer en concurrence avec les sciences humaines (appellation au sens moderne). Il est indéniable que, dans la mesure où, sous le point de vue de la connaissance de l'homme, l'apport de l'Antiquité classique se limite à

¹⁰ A ceux qui, obsédés par une vue politicienne des choses, considèrent encore et toujours le latin et le grec comme l'expression d'une culture d'obéissance capitaliste, nous opposons, non sans ironie, le jugement du rapporteur de la République Démocratique Allemande, M. J. Irmscher, au « Congrès Budé » de 1973 : « En ce qui concerne les contenus et les matières à enseigner, les cours de langues anciennes contribueront à consolider la conception socialiste de l'histoire en signalant des exemples marquants propres à préciser l'action des lois qui déterminent la marche de l'histoire. » (*Actes du IX^e Congrès*, t. II, p. 862.) Enfin, en Pologne, le latin est enseigné par... la radio ! à des dizaines de milliers d'élèves (*La Liberté*, 25 août 1980).

¹¹ André George, *Le véritable humanisme. Propos sur la culture littéraire et scientifique*, Ed. de la Revue des jeunes, Paris, 1944, p. 14.

l'état de pur schéma, que, dans la mesure où cet apport se présente comme la révélation incontestable de la vérité sur l'homme, réduit à des données exclusivement rationalistes, l'Antiquité classique prête le flanc à une critique qu'elle n'est pas en mesure de soutenir, parce que, dans de telles conditions, elle offre un visage singulièrement appauvri. En effet, la réalité culturelle qu'elle recouvre est beaucoup plus vaste, son message est beaucoup plus complexe. L'Antiquité classique n'a nul besoin de s'ériger en concurrente des sciences humaines : bien au contraire, elle peut entretenir avec ces sciences un dialogue enrichissant ; les sciences humaines peuvent en tirer également le plus grand profit, car l'Antiquité classique constitue sans aucun doute un champ d'investigation digne d'intérêt.

Tout en récusant cette tendance simpliste, donc réductrice, que l'on peut prêter à l'Antiquité classique, c'est-à-dire tout en déniait la possibilité d'en dégager un schéma de l'Homme universel, nous tenterons par la suite de nous prononcer en faveur d'une étude plus authentique et plus vaste du champ culturel de l'Antiquité classique.

4. *Contestation d'ordre éducatif*

L'étude de l'Antiquité classique s'est vu attribuer la mission d'une formation d'ordre moral. Par la présentation de ses grands personnages, elle devait répondre à une fin éthique : inciter à pratiquer la vertu et à fuir le vice. Elle se voyait contrainte de mettre en scène des acteurs qui apparaissaient tantôt comme des modèles à imiter tantôt comme des « exemples à ne pas suivre ». L'homme antique faisait la leçon à l'homme moderne. Ainsi se comprend le goût pour les biographies, pour les portraits d'hommes célèbres (il suffit de songer au succès remporté dès la Renaissance par les Vies parallèles de Plutarque).

Est-il nécessaire de préciser qu'une telle tentative a perdu toute crédibilité ? La raison en est double : le manque de conformité et le manque d'efficacité. Manque de conformité d'abord, parce qu'une telle attitude revient à « figer la rencontre en un culte »¹² pour reprendre l'expression

¹² Louis Graz, « Ambiguïté des études classiques aujourd'hui. Examen critique de leur signification dans la société industrielle avancée de l'Europe occidentale », dans *Études de Lettres*, Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, Série III, tome 10 (1977), N° 2, p. 113.

de Louis Graz : la réalité historique de l'Antiquité classique n'est pas concevable sous la forme d'un grand traité de morale. Manque d'efficacité ensuite, de toute évidence, puisque l'étude de l'Antiquité classique n'a pas acheminé le monde vers un bien moral absolu.

Mais est-il légitime de stigmatiser dans une telle attitude la condamnation sans appel de l'étude de l'Antiquité classique ? Cette attitude n'est-elle pas le signe que l'Antiquité classique ne reste pas sans écho aux différents moments de l'histoire ? Ne donne-t-elle pas la preuve que l'Antiquité classique est susceptible de concerner directement les différents moments de notre histoire ? Il incombera donc à notre époque de définir — sinon de « redéfinir » — le mode de relation qu'elle entretiendra avec l'Antiquité classique : c'est à notre époque de définir les conditions d'approche pour notre époque.

L'étude des civilisations classiques : la recherche d'une optique renouvelée

1. Nécessité d'une telle recherche

Si les études classiques en général ont prêté le flanc à diverses critiques, c'est sans doute parce qu'elles se sont imposées peu à peu sous un mode figé.

Il ne faut pas oublier que l'engouement des humanistes pour l'Antiquité consistait en une réaction contre la scolastique du Moyen Age, dont la faiblesse caractéristique était la répétition aveugle de préceptes dictés par les autorités de certains philosophes et transmis de façon partielle par des autorités ecclésiastiques ou politiques.

La Querelle des Anciens et des Modernes marque une crise qui renaîtra naturellement, à intervalles plus ou moins proches, dans la mesure où la relation entretenue avec l'Antiquité n'est plus celle qui correspond aux préoccupations du présent.

Nous voudrions donc essayer de montrer que la voie est largement ouverte aux esprits curieux et que le dialogue avec l'Antiquité est toujours possible, fécond et même, dans une large mesure, nécessaire à la formation de l'esprit critique.

2. *Actualité du problème des origines*

Que l'on veuille caractériser la recherche scientifique moderne, on nous accordera qu'elle est extrêmement sensible aux genèses des choses. Elle ne s'intéresse point à observer le monde stable, elle est au contraire fascinée par tout ce qui est évolution. Les sciences dites d'avenir doivent leurs lettres de noblesse à leur compréhension du passé. Citons pour exemple les théories de Darwin relatives aux origines de l'homme et leur impact sur la biologie actuelle et la futurologie, les théories de Freud qui ont pour objet l'origine des maladies psychiques, les théories de Hegel qui s'attachent à montrer les relations dynamiques que les événements entretiennent les uns par rapport aux autres, et qui ont orienté la critique historique... Bref, les aspects historiques en général ne manquent pas d'être retenus comme importants.

3. *D'où provient le désir qu'éprouve l'homme moderne de se situer ou de se « resituer » ?*

Lorsque nous avons de la peine à bien comprendre un principe, une idée ou un courant d'idées, nous nous rabattons instinctivement sur ce qui nous est familier, connu. Il apparaît donc tout d'abord que ce trait est commun à l'homme de toujours et que l'homme du XX^e siècle ne ressent pas moins que jadis ce besoin de parcourir sa propre histoire.

Mais on s'accordera à reconnaître que l'éclatement des structures de la société a contribué à accentuer l'attachement de l'homme à son passé. Deux facteurs essentiels éclairent ce phénomène :

- l'accélération des découvertes technologiques provoque en nous le désir de parcourir les étapes du changement ;
- les communications rapides entre les hommes et les nations entraînent par réaction un mouvement de recul de l'individu et des entités culturelles.

4. *La redécouverte de civilisations « adultes »*

Les civilisations antiques sont alternativement considérées de deux façons également fautives :

- a) elles sont idéalisées, reconnues comme appartenant à un véritable âge d'or. On voit alors en elles un royaume où règnent la vertu, le courage, l'intégrité politique, le patriotisme, où s'épanouissent les arts.

b) elles sont « infantilisées ». Une telle optique, la plus répandue actuellement, consiste à dénier tout intérêt véritable à l'étude de civilisations qui en sont encore à leurs balbutiements ; elle idéalise le présent, cédant à une sorte de mythe du progrès. Dans une perspective historique évolutionniste, le présent est ainsi considéré comme l'achèvement ou le résultat d'une suite horizontale de progrès scientifiques.

Cette seconde attitude engendre non pas une hostilité envers les Anciens, mais une indifférence ou même une condescendance amusée. Dans les meilleurs cas, elle accepte de jeter un rapide regard sur le passé. Cependant, elle ne se libère pas de l'a priori selon lequel la connaissance des civilisations anciennes ne viendra que confirmer les progrès effectués depuis lors. D'après elle, se consacrer à l'étude du passé, c'est se replier dans une attitude de recul, de refus des réalités actuelles.

Dans le premier cas comme dans le second, la relation entretenue avec les civilisations antiques est tout à fait stérile. L'idéalisation du passé est une réaction d'enfant qui considère ses parents avec envie et désespère de s'épanouir. Le mépris du passé est le réflexe du parent autoritaire qui, dans l'illusion d'un pseudo-dynamisme, ne se remet pas en question.

Pour qu'une vraie rencontre s'effectue avec les civilisations antiques, l'homme moderne devra analyser, confronter des situations analogues, placées dans des contextes différents, et non pas comparer les situations sans prendre en compte les contextes différents. En d'autres mots, il devra, dans une attitude critique, rapprocher les interrogations semblables que le temps a séparées.

Cette œuvre apparaît alors extrêmement fructueuse sur le plan de la conscience de la société européenne et de la conscience individuelle.

5. *La redécouverte de l'Antiquité comme expression de problèmes actuels*

L'Antiquité a fourni des chefs-d'œuvres littéraires qui atteignent une valeur universelle. Nous pensons aux tragédies grecques d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide ; elles sont l'expression du drame humain, de la souffrance en face de l' inexplicable : la mort, que semblent vouloir les dieux.

Une sensibilité remarquable anime des moyens d'expression très simples et sobres, voilà ce qui fait la puissance de ces œuvres. Les mythes qu'elles évoquent représentent le fond de notre pensée commune, c'est pourquoi ils ont gardé leur raison d'être.

Nous avons pris de la distance par rapport à la pensée mythique. Elle n'en constitue pas moins une dimension, un premier stade de la réflexion, exprimée de façon certes imagée, mais limpide. Nous découvrons dans les mythes un enracinement profond de la pensée collective et une référence pour l'esprit scientifique, qui, en Grèce, s'est peu à peu distancé des mythes par la critique et l'analyse.

6. *Connaissance de l'Antiquité et formation personnelle*

Nous avons considéré la nécessité pour un groupe social de se situer face à d'autres sociétés. La prise de conscience, effectuée par une entité culturelle, est signe d'un développement adulte.

Il est temps de se demander si le dialogue avec les Anciens est un facteur aidant au développement individuel. Pour cela, nous allons évoquer quelques problèmes posés par les Anciens.

Avec une acuité particulière, les philosophes grecs ont recherché ce qui fait la qualité de l'homme, sa vertu, ce qu'est la justice, le courage, la piété (Platon). Ils ont tâché de saisir la signification de l'amitié et se sont demandé si celle-ci peut exister entre un maître et son esclave (Aristote). Dans une situation politique bien précise, les Grecs se sont attachés à définir le gouvernement le meilleur pour le bien du citoyen (Platon, Aristote). Avec le stoïcisme enfin, qui eut une influence énorme dans le monde romain et dans l'histoire spirituelle du christianisme (comme d'ailleurs le platonisme et l'aristotélisme), on assiste à la recherche *pratique* des vertus : l'individu s'exerce à se libérer des passions et à accepter les lois immuables de la nature.

Il est évidemment bien impossible, dans le cadre restreint de ce travail, d'analyser l'impact immense que ces courants de pensée ont exercé sur les philosophies contemporaines. Ils ont été bien souvent intimement assimilés à la morale chrétienne, de façon plus ou moins globale.

Le contact direct de l'homme du XX^e siècle avec ces penseurs l'avertit, le rend lucide. Il comprend par cela que sa propre expérience est profondément conditionnée par le climat dans lequel elle est plongée. Il peut lui donner une signification personnelle dans la mesure où il distingue en lui ce qui est *nouveau* par rapport au *vécu*.

Les branches classiques et la formation gymnasiale

Etant donné que certaines conceptions de bon aloi mettent l'interdisciplinarité à l'honneur, il paraît judicieux de rappeler que les langues et civilisations classiques possèdent avec d'autres disciplines enseignées au gymnase, des terrains communs qu'il serait regrettable de négliger. Ne serait-il pas imaginable que le gymnase trouve un souffle nouveau précisément sur ces terrains de rencontre ?

Si la comparaison (c'est-à-dire le fait de provoquer un acte d'attention en vue de saisir les ressemblances et les différences) s'établit en premier lieu entre les littératures antiques et la littérature produite dans la langue maternelle, une telle démarche ne pourrait-elle pas s'étendre aux littératures étrangères et contribuer ainsi à une universalisation — tout au moins à un élargissement — littéraire ?

Est-il imaginable d'ignorer la contribution de l'étude des disciplines classiques à l'étude de la philosophie ? Le grec occupe sous ce rapport une place considérable. Contentons-nous de rappeler l'affirmation du célèbre philosophe Martin Heidegger (1889-1976) : « La locution rebattue de " philosophie occidentale-européenne " est en vérité une tautologie. Pourquoi ? Parce que la philosophie est grecque dans son être même — grec veut dire ici : la philosophie est dans son être original de telle nature que c'est d'abord le monde grec et seulement lui qu'elle a saisi en le réclamant pour se déployer — elle. »¹³

L'étude de l'histoire entretient également des rapports étroits avec l'étude des disciplines classiques, non seulement en raison des données

¹³ Martin Heidegger, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (Was ist das — die Philosophie ?) trad. de l'allemand par Kostas Axelos et Jean Beaufret, Paris, Gallimard, Questions II, 1968, p. 15.

historiques elles-mêmes (par exemple rôle de l'Antiquité classique dans l'histoire de la Renaissance), mais aussi par rapport à la formation, au développement du regard historique : ce sens de la perspective historique découle de la position de recul nécessairement imposée par l'étude de l'Antiquité.

On objectera qu'il est aisé de défendre le statut des langues et civilisations classiques en prenant à témoin des disciplines qui présentent avec elles des affinités. Mais qu'en est-il des autres branches, de celles qu'une attitude à notre sens erronée cherche à dresser en rivales du grec et du latin ?

On s'évertue souvent à placer langues classiques et langues vivantes en situation de conflit. Nous pensons au contraire que ces deux types d'étude peuvent être convergents : les langues classiques tendent à développer la maturité linguistique de l'élève et le rendent ainsi réceptif aux langues vivantes : à son tour, l'étude des langues classiques bénéficie de cet élargissement de l'horizon linguistique.

Plus gravement encore, langues classiques et mathématiques se voient attribuer une incompatibilité foncière ; leurs partisans respectifs vont jusqu'à se traiter avec mépris. Il faut reconnaître que l'infatuation de certains tenants de la culture classique, dont ils se font alors de piètres défenseurs, porte sa part de responsabilité dans cette lutte stérile ; toutefois, « la réforme de l'enseignement secondaire a prouvé que, dans les milieux officiels et officieux, le " préjugé antiscientifique " a disparu, et qu'un mathématicien n'y est plus considéré comme un " classique " qui aurait mal tourné ». ¹⁴ Mais, le danger que s'implante un « préjugé anticlassique », réaction à laquelle n'échappent pas certains scientifiques, présente des proportions tout aussi inquiétantes. Faut-il tenir la conciliation pour impossible ? : « Entre les lettres et les sciences, nous forcera-t-on toujours à prendre un parti sans nuances ? Et peut-il exister deux cultures opposées, l'une " utile ", l'autre " inutile "... ou le contraire ? » ¹⁵

¹⁴ Avant-propos à André Rivier, *Cinq ans après la réforme de l'enseignement secondaire vaudois. Le déclin du grec*, tiré à part de la Gazette de Lausanne, 1961, p. 2.

¹⁵ *Loc. cit.*

L'antagonisme qui sévit entre disciplines classiques et mathématiques est injustifié et injustifiable¹⁶. Si cette opposition existe, c'est qu'elle procède d'une vue fragmentaire du problème : chaque discipline se considère isolément, sans se préoccuper du fait qu'elle est censée jouer, dans l'ensemble du gymnase, un rôle complémentaire à celui des autres disciplines. On ne saurait suffisamment insister sur l'importance que revêt l'optique d'ensemble dans la conception du gymnase. Le gymnase constitue pour ainsi dire un tout organique, donc composé de parties remplissant des fonctions distinctes et coordonnées. Toute déviation de cette loi fondamentale porte préjudice à l'existence même du gymnase. Et ne faut-il pas voir dans cette déviation une des causes majeures de la crise que traverse le gymnase ? A partir du moment où deux disciplines n'entretiennent pas entre elles une relation d'identité, elles tendent indûment à s'exclure l'une l'autre, alors que le processus gymnasial dépend précisément de leur activité concertée. Dans cet ordre d'idées, Pierre Grimal émet une réflexion absolument pertinente : « S'il est vrai que les mathématiques constituent l'analyse du monde extérieur, et se proposent de réduire chaque chose, ou une pluralité de choses, à des concepts généraux universellement valables, l'apprentissage de la langue latine est le moyen par excellence d'instituer l'analyse du monde intérieur, le moyen de libérer le " je ", qui sera tiré de la gangue de l'inconscient où il sommeille, aussi longtemps que le langage maternel passe au-dessus de lui sans l'éveiller. »¹⁷ (Notons que ce qui est affirmé au sujet du latin s'applique sans peine au grec.)

Toute analyse qui, dans le système du gymnase, envisage les composantes sous un rapport exclusif s'oriente contre le principe même du

¹⁶ On ne cesse de reprocher aux sections classiques un manque de préparation aux professions scientifiques. Le grief est infondé. Sur mandat de la Commission fédérale de maturité, la *Schweizerische Koordinationsstelle für Bildungsforschung* a mené récemment une enquête sur le taux de réussite des bacheliers au premier propédeutique de médecine dans les universités suisses et est parvenue à la conclusion suivante : « *En ce qui concerne les types de maturité, on constate que les candidats en possession d'une maturité A présentent de façon surprenante le taux d'échec le plus bas, suivis (ce qui est moins surprenant) des candidats en possession d'une maturité C* » (« *Bezüglich der Maturitätstypen stellt man fest, dass Kandidaten mit A-Matur erstaunlicherweise die niedrigste Durchfallquote aufweisen, gefolgt von (weniger erstaunlicherweise) Kandidaten mit C-Matur* », in *Gymnasium Helveticum* 3/1981, p. 230).

¹⁷ Pierre Grimal, « *De ratione docendi. Note sur la fonction et le rôle possible de la langue latine dans la formation pédagogique* », dans *Vita Latina*, N° 59 (sept. 1975), p. 7.

gymnase, car ce principe obéit précisément à une conception d'ensemble.

Conclusion

Nous avons tenté, en formulant nos brèves observations, de situer la place qui selon nous revient à l'étude des langues et civilisations classiques dans la formation gymnasiale. Nous avons tâché de mettre en évidence la valeur formatrice d'une telle étude, nous l'avons présentée comme un stimulant favorable à l'interdisciplinarité.

Nous souhaitons, au terme de ce travail, que l'étude des langues et civilisations classiques suscite une discussion étrangère aux préjugés et aux passions. Est-il téméraire de prétendre que le latin (et le grec avec lui) constitue la pierre angulaire de l'édifice gymnasial ? Force est de reconnaître que le latin et le grec impliquent la nécessité continue de concevoir le gymnase comme un tout et qu'ils le mettent à l'abri du danger d'éclater en fractions rivales : en effet, la raison de leur existence échappant à l'évidence de immédiatement utile, ils appellent une réflexion qui doit se dégager des impératifs strictement utilitaires, autrement dit ils favorisent l'indépendance de pensée.

Prendre le parti des études de langues et civilisations classiques, ce n'est pas se prononcer pour le maintien d'un simple vernis culturel : c'est opter pour le droit, dans le monde des études, à un domaine propice au développement d'une pensée désintéressée, non au sens d'une indifférence à la réalité, mais au sens d'une indépendance face à la pression d'intérêts immédiats relevant du rendement ou de tout autre ordre. C'est en ces termes que se définit le statut du gymnase, et c'est au cœur de ce principe que s'inscrivent le latin et le grec. C'est pourquoi la défense du latin et du grec ne peut se contenter de vagues inclinations culturelles ; il faut au latin et au grec l'appui d'une société qui y voie la garantie contre toute tentative de l'aliéner à des impératifs de seule et unique productivité. Cette défense, en dernier ressort, appelle une prise de position politique, au sens premier du terme.

Philippe Bruggisser

Marguerite Chappuis-Baeriswyl